

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue Drouot
à l'Hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TELEPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45	80	160
Départements	18	35	70
Union postale	21	40	80

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

L'Italie et la Triplice : EUG. ETIENNE.
La Vie de Paris : Le bal des Livres : ANDRÉ NÉDE.
La crise orientale : La situation.
Le conflit austro-serbe : Conversation avec M. Venetich : MAURICE LEUDET.
Dessin : Bal costumé : ABEL FAIVRE.
Autour de la politique : AUGUSTE AVELL.
Un favori des Muses : RÉMI.
La Croix-Rouge française à Naples : CH. D.
Cronique des Tribunaux : Les manifestations du cours de M. Thalamos : GEORGES CLARÉTTE.
La question de l'Opéra : G. DAVENAY.

L'Italie et la Triplice

La situation de l'Italie dans la Triplice n'est pas seulement une question d'actualité ; elle appelle les plus sérieuses méditations. Alors même que s'éloigne le souvenir des retentissants discours de MM. Fortis et Sonnino et que se fait la tribune de Montecitorio, il n'est pas de jour où elle ne soit vivement agitée dans la presse italienne et ne donne lieu à des remarques et à des déclarations toujours attachantes, même quand elles apparaissent à notre esprit simpliste comme parfois très nuancées et peut-être un peu contradictoires.

Rien de ce qui touche à l'Italie ne saurait nous être étranger : la nature et l'histoire nous ont fait trop solidaires les uns des autres. Aux liens que le passé a forgés et qui ont survécu aux défiances éphémères et aux malentendus éphémères, s'ajoute la chaîne robuste des intérêts permanents des deux peuples, qui désormais ne se peuvent heurter et sont destinés au contraire à se concilier et à s'éclaircir. Il est donc naturel que nous ayons les yeux fixés sur l'Italie et que nous parlions beaucoup d'elle. Mais ayons bien soin de ne pas parler qu'avec la délicatesse, la réserve et par-dessus tout la franchise sympathique qui lui sont dues. Ce peuple si sincèrement doué, d'une intelligence si supérieure, témoin, ne fussions pas, d'une susceptibilité aussi aigüe que légitime. On pourrait presque dire qu'il en est d'elle comme de l'honneur marital d'Arnolphe, et tout le monde sait avec Molière :

Que cet honneur est tendre et se blesse de peu.

Cependant l'heure est propice à la libre recherche de l'état des esprits de l'autre côté des Alpes, touchant la situation internationale. C'est simplement à côté de ce sujet, en posant discrètement le problème qu'il soulève et en effleurant la solution qu'il comporte, que je veux honorer cet examen cordial et bref. Il suffira à cet effet de relaire, dans un esprit tout objectif, le chemin parcouru par l'Italie depuis vingt-sept ans et qui l'a conduite de la Triplice de 1882 à celle toute nouvelle qui s'élabore dans l'Italie d'aujourd'hui ou de demain.

N'est-ce vraiment qu'en 1882 que l'Italie adhéra à l'alliance qui venait de se conclure, au lendemain du traité de Berlin, entre l'Allemagne et l'Autriche ? Souvenir en France ont cru pouvoir soutenir que les signatures effectivement apposées en 1882 au bas de ce traité avaient été virtuellement échangées bien avant entre les contractants et que maintes manifestations présagées et préparées, mais par avance consacrées, le fait accompli de 1882. Qu'il n'ait été que le fruit mûr tombant à cette époque, ou qu'il ait été surtout à l'ardent espoir des polémiques tennisiennes, — qu'importe ? Que n'ayons-nous pas fait, après nos désastres, pour amener l'Italie à douter de la fidélité de nos sentiments à l'égard de l'unité italienne ? Faut-il rappeler que, dans un grossissement qui expliquait les blessures béantes de notre patriotisme, rien n'avait alors trouvé grâce à nos yeux de la politique impériale, et notamment celle qui nous apparaissait comme une politique de sentiment plus que de prévoyance ?

Faut-il dès lors trop s'étonner que l'Italie se soit laissée prendre aux séductions de la diplomatie allemande, si empreinte et si habile à attirer dans son orbite les puissances européennes au lendemain des événements de 1870 et 1871 ? Comment aurait-elle échappé au mirage du nouvel ordre de choses européen ? Comment aurait-elle résisté aux avances et aux sollicitations dont elle était l'objet et par lesquelles on mettait en lumière la nécessité d'assurer la pleine et entière garantie du nouveau royaume unifié, en qui l'opinion française était alors, à la suite de M. Thiers, trop portée à voir la source lointaine sans doute, mais presque unique de tous nos maux ?

Avec une imprévoyance égale à notre ignorance des véritables causes des événements, il semble alors que nous nous ingénions à fournir à l'Italie, unifiée par nous, l'occasion de penser que nous regrettons notre œuvre, que nous désavouons la politique qui nous y avait conduits et que nous faisons désormais notre credo de l'axiome facile et spécieux qui englobait dans le même anathème l'unité allemande et l'unité italienne.

Ces mauvais jours, qui durèrent des années, passèrent, emportant enfin à leur suite nombre de ces erreurs et de ces préventions. Le sang-froid qui est bûti au fond de tous les emportements italiens, le bon sens qui finit par s'allier chez nous à la vivacité française al-

laient désormais présider avec autorité aux rapports des deux pays. Saluata d'ailleurs avait été la longue crise qui avait failli les mettre aux prises. Elle avait permis à chacun d'eux de juger son adversaire et de souhaiter s'en rapprocher un jour. La France avait pu constater qu'il n'avait tenu qu'à l'Italie de déclencher sur elle les horreurs d'une nouvelle guerre et qu'en vérité l'Italie de Crispi lui-même avait hésité devant l'initiative qui l'eût rendue inévitable. Ainsi lui apparut la véritable politique italienne, qui entendait bien travailler à la protection et au développement des intérêts italiens, mais sans aller jusqu'à faire le jeu des intérêts antifrancs.

L'Italie, de son côté, devait non moins se rendre compte de l'humanité des noirs desseins, si gratuitement prêtés à la France. Il n'est pas jusqu'à la rupture commerciale qui lui apparut comme n'ayant pas été uniquement notre œuvre, alors surtout qu'elle constata que nous n'avions pas songé à nous en faire une arme permanente.

La France, à son tour, mieux instruite du passé et plus préoccupée de l'avenir, n'entendait plus faire grief à l'Italie de son accession à la Triplice. Cette adhésion lui apparaissait désormais comme impliquant moins une menace pour elle-même qu'une garantie à l'égard d'une des parties contractantes elle-même.

Les malentendus ainsi éclaircis, le retour aux relations courtoises d'abord, conciliantes ensuite, allait de soi avec toutes ses conséquences favorables. Jamais le ciel n'est plus serein que lorsque le vent vient subitement balayer les nuages et chasser l'orage sur le point d'éclater.

Que fallait-il donc pour ouvrir l'ère nouvelle des rapports amicaux entre la France et l'Italie ? Si la Triplice, loyalement interprétée par les deux pays dans le sens qu'elle comportait désormais, ne mettait pas obstacle à leur désir commun de bonne intelligence, qu'attendaient-ils dès lors pour aller l'un vers l'autre la main largement ouverte, effaçant ainsi le passé et scellant l'avenir ?

Mais qui ignore et qui doute que l'Italie ne s'est engagée dans la Triplice qu'après s'être réservée la liberté pleine et entière de son amitié fondamentale avec l'Angleterre. C'est ce que M. Tittoni, ministre des affaires étrangères, a expliqué lui-même d'un mot qui se passe de commentaire : « Il est clair, dit-il le 18 décembre 1906, que ceux qui ont fait entrer l'Italie dans la Triplice ont tenu compte de la nécessité de maintenir constamment des rapports d'amitié avec l'Angleterre. »

Qu'est-ce à dire, sinon que, si la Triplice oblige l'Italie à regarder sans doute du côté de Berlin et de Vienne, c'est à la condition expresse de pouvoir se tourner aussi du côté de Londres ?

Par là s'explique et s'éclaircit ce grand fait de notre histoire contemporaine que l'entente cordiale et féconde de la France et de l'Angleterre devait être immédiatement suivie du rapprochement décisif de la France et de l'Italie.

A peine le roi Edouard a-t-il été l'hôte bienvenu de la France que le roi Victor-Emmanuel viendra proclamer, par son voyage à Paris, que les temps nouveaux sont révolus et que rien ne subsiste plus des obstacles qui ont si longtemps empêchés l'unité certaine de leur bon accord et la vertu bienfaisante de leur amitié. Et voilà que les problèmes méditerranéens vont leur offrir l'occasion de parler et d'agir en pleine conformité de vues. Hier encore, c'est-à-dire dix ans avant les rapprochements franco-anglais et franco-italiens, la question qui va se poser aurait mis à une singulière épreuve la bonne volonté dont Paris et Rome se sentaient animés. Mais désormais la confiance règne et facilitera l'œuvre de la diplomatie, et des accords séparés et parallèles s'échangent entre ces rivaux anciens et récents.

Dans toutes les circonstances graves, placée entre la Triplice de 1882 et l'entente de 1903, l'Italie n'a pas hésité : avec art et fermeté elle a fait tout son devoir. Les stipulations générales du pacte ancien n'ont pas nui aux obligations particulières de l'entente récente. Ce n'est rien et c'est presque une révolution.

Liberté d'action à Algésiras en 1906, liberté d'action à La Haye en 1907, liberté d'action à Constantinople pour les chemins de fer balkaniques au début de 1908, tels sont déjà les fruits savoureux que l'Italie avait jusqu'ici recueillis de la fermeté et de la loyauté de son nouveau rôle en Europe. Et lorsque survint le coup de théâtre du mois d'octobre dernier, qui, par la mainmise autrichienne sur la Bosnie et l'Herzégovine, bouleversait l'équilibre compliqué des Balkans, l'Italie, surprise, dut d'abord un moment d'hésitation. Allait-elle faire usage à nouveau de sa liberté ou se résigner devant le fait accompli ? Le sentiment national, rapidement excité, fait explosion et emporte les premiers scrupules diplomatiques de M. Tittoni. La Triplice ne gêne pas encore cette fois les libres mouvements de l'Italie maîtresse d'elle-même et la future conférence, quelle réclamation conjointement avec la France, la Russie et l'Angleterre, la verra à nouveau user de ses droits et invoquer ses devoirs pour suivre la voie qu'elle s'est tracée.

Ne nous étonnons pas que M. Giolitti et M. Tittoni aient protesté contre l'idée qu'on leur prêtait bénévolement de tourner le dos à la Triplice. Oui, ils ont applaudi, le premier surtout, au langage éloquent de MM. Sonnino et Fortis criant la politique autrichienne en général et ses récentes initiatives en particulier. Mais en quoi la fidélité au pacte de 1882 interdit-elle aux contractants l'usage de leur liberté d'action hors des limites, heureusement étroites, des stipulations spéciales qu'elle renferme ?

L'Italie a signé et reste engagée dans

ces seules limites. Comment s'étonner dès lors qu'elle ne renie pas sa signature ? Nous appelons cela dans notre jargon « le renversement des alliances ». La sagesse comme la loyauté s'opposent à ces opérations toujours délicates, mais surtout impossibles tant que dure l'engagement contracté, tant que vaut la signature donnée.

Rester fidèle au contrat, même quand il en coûte un peu, même quand on voudrait que les autres contractants en usassent différemment, n'est pas faire preuve de cette mobilité d'esprit que certains ont prêtée trop généreusement aux Italiens. Non, l'Italie libre et maîtresse de ses destinées sait aujourd'hui où sont ses amis. Libre à elle, dans la plénitude de ses droits et dans la lucidité merveilleuse de son esprit, d'agir dans le présent et l'avenir. Tout ce que la France, voisine et profondément amie, lui demande, c'est de ne pas démentir la confiance qu'elle a placée en elle et, membre ou non de la Triplice, de lui conserver les sentiments qu'elle lui a témoignés depuis le rétablissement de leurs anciennes relations et de maintenir hors de toute atteinte le bon, cordial et utile accord qui règne désormais entre les deux pays.

Eug. Etienne.

LA VIE DE PARIS

Le bal des Livres

On devrait bien revenir plus fréquemment aux bals travestis et aux redoutes d'autrefois, car toutes les tentatives que l'on fait pour les ressusciter obtiennent un succès qui indique combien cette mode amusante est douce aux souvenirs et plus que jamais charmeresse et séduisante pour les imaginations.

La fête d'hier en est une nouvelle preuve. M. et Mme Adolphe Brissot avaient réuni en l'hôtel de la rue Saint-Georges tout ce qui porte un nom littéraire ou artistique à Paris, et en imposant à chaque invité le personnage d'un livre comme déguisement, ils ont donné à leur réunion une fantaisie et un éclat sans pareils.

Dans la grande salle de l'Université des Annales c'est un barilade de couleurs éclatant comme une fanfare. Les soies chatoyaient, les velours miroitaient, les gazes harmonisaient leurs tons changeants. Pas un costume banal, tous sont combinés avec une ingéniosité ou il y a beaucoup d'art et beaucoup de littérature.

Par la petite scène, habituelle au décor plus solennel des conférences, les « entrées » débouchent incessamment dans la salle de bal : celle de *Petit Poucet*, conduite par Mmes Fauchier-Magnan et Fauchier-Delavigne, celle des toréadors, celle surtout des Contes de fées du *Petit Poucet*, de *Peau-d'Âne* et de *Andriette*, où Marcel Ballot conduit sous la perrière du bon Perrault les plus belles des Belles au bois des Fées marraines, sont on ne peut plus originales et plus jolies.

Rien ne peut donner l'idée de ce défilé en tête de parade, dans un splendide costume. M. Jean Richepin, souverain de ce royaume des fées, donnant le bras à une reine splendide de charme et d'éclat, Mme la baronne de Pierrebourg.

Puis venaient : Le *Petit Poucet* (Jean-Pierre Richepin), le Bûcheron (Fernand Gregh), la Bûcheronne (Mme Fernand Gregh), le marquis de Carabas (Paul Hervieu), Chat botté (Louis Grappin), le plus jeune des fils du ministre du commerce, Peau-d'Âne (Mme Marcel Ballot), Barbe-Bleue (M. Raymond Woog), les frères de saur Anne (M. Gabriel Triaux et M. Marais), la sœur Anne (Mme Raymond Woog), Chaperon-Rouge (Mme Marais), Riquet à la houppe (Jean-Louis Richepin), Belle au bois dormant (Mme Gabriel Triaux), Fée des Muguets (Mme Jean Richepin), Fée Carabosse (M. Léon de Jancière).

On devine les applaudissements d'admiration qui accueillirent le passage de Mmes Marcel Ballot, Jean Richepin, Gabriel Triaux, Marais, Ferdinand Gregh, étincelantes de charme et de beauté.

Après le cortège des Contes de Perrault, une divinité apparut, semblant descendre d'une frise de l'Acropole ou du Parthéon. C'était Isadora Duncan, que tout Paris applaudit en ce moment à la Gaité et que le triomphe par une nouvelle beauté. De ses bras harmonieux elle semble, dans ses danses poétiques, appeler la foule à l'allégresse.

Et l'allégresse est grande, en effet, partout dans cette foule chatoyante ; nous voudrions décrire tous les costumes tant ils étaient spirituels. Citons, au hasard d'une mémoire éblouie : M. et Mme Marcel Prévost (M. et Mme Molière), M. Henri Lavedan (Gavarni), Mme Henri Lavedan (Jenny Prouvère), Mme Bartet et Mlle Boy (Daphnis et Chloé), M. Henry Roujon (Théophile de Vian chez Sylvie), Mme Henry Roujon (la Fée des Songes), Mlle Lili Roujon (la Fille d'Alcequin), M. Edmond Harancourt (la Légende de Jean l'Intrépide), M. Max Dearly (Dante, le véritable costume d'*Enfer*), M. Henry Irving dans le rôle de Victorien Sardou, « Sans Torero, le Voyage en Espagne, de Théophile Gautier », M. Gaston Berard (le chef des Bachi-Bouzoucks dans *Ali-Baba et les Quarante Voleurs*), M. et Mme Maurice Donnay (Une coquette pour les *Scènes de la Vie parisienne*, de Balzac), Mlle Louise Balthy (costume *Gaiety*), M. et Mme Pierson (la servante de *Enfer*), M. et Mme Mathieu (Erickmann-Chatrain), M. et Mme Dettelbach (la Vie des abeilles, de Maeterlinck), Mme Cruppi (Colombine).

M. et Mme Paul Boyer (le baron Hulot et Mme Marneffe), M. Grenet-Dancourt (en agent de police, *Honneur et Argent*, sans en avoir l'air), M. et Mme Marie (la servante de *Enfer*), Mlle Juliette Claren-Dietz-Monnet (Marianne), Mlle Périat (la reine du Roi Dagobert), Mlle Provost (grisette 1845), Mlle Mitty Dally (Oriente), Mme Félicie Mallet (le Petit Chose), Mlle Chasles et M. Raymond (Dances du seizième siècle), Mlle Olga Demidoff et M. Malatoff (Dances russes), Mlle Génia (Mexicaine), Mlle Dussane (Lisette de Béarn), M. Truffier (Colonne), Mlle Maille (Zanetto), Mlle Yvonne Garrick (Mimi de Nègre), M. Broussan (guerrier gaulois), M. Gai-paux (Dante), M. James Hély (habit rouge), M. de Losques (Pierrot noir), comtesse Ducos (Mme de Pompadour), M. Hotzer (Aphrodite), M. Wellhoff Sigurd, M. Weissweiler (habit rouge), M. Léon (le Blanc et Noir), M. Jacques Normand (le Jardinier), Mme Georges Gail (Marie-Antoinette), M. Edwards (costume Louis XV), M. Adrien et Jac-

ques Hébrard (sénateurs florentins), M. Mounet-Sully (Taro), M. Mabileau (Rembrandt), Mme Henri Cain (Rarahu), Mme Adrian (marquise de Rambouillet), M. Marcel Baschet (pacha), Mme Marcel Baschet (Directoire), M. Bruno-Pellissier (la Maison du Pêche), M. Marie Warin (dame Marthe, de *Parisi*), Mme Yvette Guilbert (Mme Bovary), Mme Delacassé (costume Louis XVI), M. Cheramy (César Biotteau), M. L. Minart (le Dernier des Abencérages), Mme Manjan (Mme Récamière), Mme Minart (Salammbô), M. Léon Régnier (le Roi de *Lohengrin*), Mme Depas (Musette), M. Maxime Viti (Ange Pitou), M. Visinet (astrologue), M. Pierre Lafitte (en Maximin de La Rochefoucauld), M. Pierre Lafitte (costume Louis XVI), M. Henri Cain (seigneur Renaissance), M. Edmond Harancourt (costume 1830), M. Lachenal (Ruy Blas), M. Edmond Harancourt (Mérovigien), M. Gaston Leroux (guerrier romantique), M. Abel Faivre (domino rouge), M. Félix Decori (Louis XIII), Mme Nénot (Directoire), M. Jules Cayron (mousquetaire), M. du Minil (Rosine), comtesse Lydia Rostopchine (dame de la cour de Louis XIII), M. Georges Leygues (Dominique), Mlle Leygues (Arabe), M. Fernand Bourgeat (Saint Mathieu), M. Leitner (Alceste), M. Fauchier-Magnan et M. Fauchier-Delavigne (Conventionnels), M. Gaston-A. de Caillavet (Domino rouge), M. Nozières (Chartreuse de Parme), M. et Mme Japy (bourgeois 1830), Mme O'Brien (Orphée).

Mme Dettelbach avait fait tisser son costume exclusivement en paille, comme une ruche des champs semée de fleurs sur lesquelles venaient butiner des abeilles. C'était un concert unanime de louanges sur son passage.

Les jeunes filles de l'Université des Annales et les amies de Mlle Brissot, Mlle Baschet, Warrain, Delacassé, etc., étaient en Espagnoles (le Voyage en Espagne de Gautier), — Mlle Normand, en Rarahu (du *Mariage de Loti*).

Quant aux maîtres de la maison, leurs costumes étaient admirablement composés : Mme Adolphe Brissot (Mme Deshoulières), M. Adolphe Brissot (Bajazet).

Quand le bal battit son plein, on défila devant l'appareil photographique, accessoire nécessaire d'une réunion si belle et dont l'illustration de cette semaine perpétuera le souvenir. Et puis, vers trois heures du matin, le souper s'assembla à ses petites tables les groupes de danseurs et de causeurs. Et les invités ne se retirèrent qu'au petit jour, gardant le souvenir charmé d'une fête exquise qui fut d'une gaieté spirituelle autant que folle.

André Nède.

Échos

La Température

Le ciel est resté nuageux pendant toute la journée d'hier, au beau soleil de la veille a succédé un ciel couvert, mais la température s'est sensiblement relevée dans la région parisienne. A sept heures du matin, le thermomètre marquait à Paris 2° au-dessus de zéro et atteignait 10° l'après-midi. La pression barométrique, en baisse modérée, accusait à midi 760^{mm}6 ; elle reste supérieure à 770^{mm} sur la moitié nord de l'Europe ; en Russie, on notait 75^{mm}8.

Une dépression se forme sur la Méditerranée. De faibles chutes de pluie et de neige se sont produites sur le centre du continent ; mais, en France, le temps est resté beau. Cependant sur les côtes, au sud de la Bretagne, la mer est houleuse.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Bordeaux, 1° à Cherbourg, à Lorient, à l'île d'Aix, à Biarritz et à Marseille, 2° à Boulogne, 3° à Dunkerque, 4° à Chassiron, 5° à Quessant et à Cette, 6° au cap Béarn et à Perpignan, 8° à Orléans, 10° à Alger.

Au-dessus de zéro : 0° à Limoges et à Rochefort, 1° à Nantes, à Toulouse, à Charleville, à Nancy, à Lyon et à Besançon, et à Clermont et à Belfort, 9° à Gap, 12° au mont Mourier.

En France, un temps nuageux et un peu froid est probable. (La température du 23 février 1908 était, à Paris : 7° au-dessus de zéro le matin et 11° l'après-midi ; baromètre : 765^{mm} ; temps couvert.)

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 16° ; à midi, 19° ; temps doux.

Nice. — Température : à midi, 16° ; à trois heures, 15°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du *Figaro* :

Prix Bayard : Friandise ; Félix.
Prix Polka : Francœur ; Foudras.
Prix de Donfront : Darling ; Don César.
Prix de la Marne : Brascolet ; Fille de l'Air.
Prix de Beaupré : Electa ; Evénice.
Prix de Fontenay : Fred Leyburn ; Elisabeth.
Prix des Acacias : Ecurie Lallouet ; Fauvette.

A Travers Paris

Une tradition qui se perd, c'est celle du déjeuner à l'Elysée, auquel naquirent le Président de la République ne manquait jamais de prier les nouveaux académiciens qu'on lui présentait.

M. Jules Grévy l'avait reprise du maréchal et de M. Thiers. Il traitait fort bien ses invités, et on a sur ce point des déclarations éloquentes de Labiche et de Taine, qui avaient conservé un souvenir ému de certain salmis de bécaasses et d'un simple chapon rôti, arrosé de corton.

M. Grévy reçut ainsi à sa table Ernest Renan, Sully Prudhomme, Pasteur, le cardinal Perraud, Pailleuron, About, Coppée, de Lesseps, Ludovic Halévy, Leconte de Lisle.

MM. Jules Claretie et Pierre Loti furent, comme Meilhac, les hôtes du président Carnot. Les derniers déjeuners académiques de l'Elysée remontent à une dizaine d'années.

Une candidature académique.

Elles se multiplient, depuis quelques mois ! Celle-ci date d'hier, et c'est de Nancy que la nouvelle en arrive.

On annonce que, « dans les délais de convenance exigés par les règlements académiques », c'est-à-dire dans un mois, le général Langlois posera sa candidature

au fauteuil que vient de rendre vacant, à l'Académie, la mort du marquis Costa de Beauregard.

M. de Selves a fait aviser hier l'adjudicataire des travaux de démolition de la galerie des Machines qu'il pourra décider de se mettre à l'œuvre dès le 15 avril.

Jusqu'à cette date, la Ville de Paris se réserve l'édifice, qu'elle a concédé pour le concours agricole à M. Ruau.

Pendant la démolition de la galerie des Machines, qui devra d'ailleurs être terminée au bout d'un an, M. Bouvard et M. Forestier continueront l'aménagement du parc du Champ-de-Mars. Un crédit d'un million est affecté à cette opération et aux travaux de viabilité du parc.

En attendant, tout autour du Champ-de-Mars s'élève rapidement les immeubles, « la Ville a déjà vendu plus de dix à quinze terrains dont elle dispose, réalisant jusqu'à ce jour, au profit de nos finances municipales, un bénéfice de près de six millions. »

Est-ce un mauvais plaisant qui a fait insérer l'annonce ? ou la place, vraiment, est-elle bonne à prendre ?

En tout, cas voici ce qu'on peut lire dans le numéro des *Petites Affiches* du 20 février dernier, page 82, n° 8449 :

8449. A céder pour départ à la campagne **BONNE PLACE D'UNJAMBISTE**
Quartier de l'Etoile, travail de 2 à 7 heures. Recettes 12 à 15 fr. (habitués, enfants, étrangers). Peut convenir à toute infirmité. Urgent, écrire chèque 3.327.

Ne doutons pas qu'il ne se trouve un amateur, pour gagner ce poste avantageux à toute jambe.

Souvenirs.

Un de nos lecteurs nous adresse cette amusante anecdote :

En l'an 73, j'étais à l'institution Roger à préparer mon bachelot, avec M. Richepin pour professeur de latin. C'était le beau moment de la Muse « forte en gueule » ; et M. Richepin ne s'amusait pas beaucoup à corriger des versions latines... « Qui veut travailler aujourd'hui ? » demandait-il. Deux ou trois « moi », tout au plus ; et consciencieusement, très consciencieusement, le poète des *Gueux* d'alors faisait son métier de professeur.

La classe était alors finie ; mais il fallait attendre la cloche. Un jour, un hamilton entre par la fenêtre, l'académicien d'aujourd'hui le prend, le pose sur sa table, met son chapeau dessus et, avec un mouchoir de crêpe, trace autour du chapeau deux cercles concentriques qui divisent en douze secteurs. Nous étions onze ; il faisait le douzième. Deux sous vite mis sur chaque numéro et on enlève le chapeau : le hamilton comprend très bien, avance, recule, tourne et s'arrête au n° 3. J'avais gagné — la cloche sonne.

B. A. CRISTIANI.

Même sur la Côte d'Azur où ils ont à subir la redoutable comparaison des plus odorantes fleurs vivantes, les parfums de Jn. Giraud fils, de Grasse, « Fleur de Rose » ou « Fleur de Violette », ont conquis toutes les faveurs des hivers nantes par leur senteur pénétrante et tenace. Les Parisiennes peuvent en juger, de Paris même, grâce à une aimable pensée de M. Jn. Giraud, qui offre, contre la modeste somme de 12 francs, à toutes celles qui en feront la demande, soit à Grasse, soit à Paris, rue des Capucines, un flacon d'une de ses nouveautés accompagnée d'un envoi de fleurs naturelles et d'un échantillon de l'autre parfum.

Les Aquarellistes français.

Un public d'élite fait fête comme chaque année, dans les galeries Georges Petit, à l'Exposition des Aquarellistes français. C'est, d'ailleurs, la plus aimable qui soit : lumineuse, distinguée, attrayante, avec sa pléiade de paysagistes, les Zuber, les Vignal, les Emile Adan, les Paul Rosset, les Henri Jourdain, les Maurice Courant, les Paul Lecomte, auxquels se joignent des peintres de la femme et des peintres de genre comme Calbet, Henry Tenré, Maurice Boutet de Monvel, Doigneau, Gustave Jacquet, Maurice Leloir, Edgar Maxime, Georges Rochegrosse, des peintres militaires comme Georges Scott, des peintres de fleurs comme Fillion, Rivoire et Mme Faux-Froidure, des humoristes enfin comme Geoffroy et Albert Guillaume. Prestigieuse réunion de ce que l'art si français de l'aquarelle a produit, en ces dernières années, de plus enlevé, de plus solide et de plus original.

Les sinistres du Métro.

La danse des statues par ce temps de carnaval est assez de circonstance, et pourtant les affouillements du Métro en construction ont produit sur certains grands hommes de bronze un tel mouvement vers l'horizontale, que leur chute paraît imminente.

On va donc aviser d'urgence, pour consolider ces gloires sur leurs socles.

Déjà on avait purement et simplement supprimé le Gavarni de la place Saint-Georges, qui attend au dépôt des marbres des temps meilleurs.

C'est Théophraste Renaudot qui donne pour l'instant le plus d'inquiétude. Cet ancêtre de la presse se trouve, rue de la Cité, au bord du gouffre creusé là par le Métro, et qui s'étend jusqu'au tunnel sous-fluvial. Il chancelle un peu depuis quelques jours, et, entre deux rangées de fils téléphoniques, dans l'attitude du reporter penché sur son bloc-notes, que

lui a donnée le sculpteur Boucher, il semble attendre, pour la noter, la communication lui annonçant la fin des travaux qui ne vient jamais.

Quant à Broca, devant l'Ecole de médecine, bousculé un jour à droite, le lendemain à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, mais examinant toujours le crâne qu'il tient solidement entre les mains, il se livre à un rigodon vraiment trop macabre...

Hors Paris

On télégraphie de Fréjus à l'Agence Havas :

Au moment où l'on s'apprêtait à la mettre en bière, Mme Cristin, octogénaire, se leva de son lit et demanda à boire.

Le clergé et les parents réunis se retirèrent, impressionnés.

Il semble qu'en cette circonstance l'attitude des « parents réunis » ait un peu manqué de cordialité. Mme Cristin demandait à boire ; ce n'était pas une affaire...

Nouvelles à la Main

La politique turque : En somme, le grand vizir a été remercié ? — Mis à la Porte aurait plus d'exactitude.

— Quel serait le moyen d'empêcher les gens de vous exaspérer avec leurs confetti, sans toutefois les empêcher d'en jeter ? — Il suffirait de les obliger à jeter les confetti un par un.

Le Masque de Fer.

La Crise orientale

La situation

Le projet d'intervention tel qu'il avait conçu les cabinets de Paris, de Londres et de Rome a éch

ment elle envisageait la solution de la situation austro-serbe dans un sens favorable au maintien de la paix.

Le fait même que l'Italie, alliée de l'Autriche, avait adhéré à ce projet de démarche, démontre qu'elle n'avait rien de blessant pour l'Autriche.

Ce refus de l'Allemagne était d'ailleurs facile à pressentir, dès hier, par la lecture même des informations et des commentaires officiels. La fidélité de l'Allemagne à l'Autriche y était affirmée et la *Gazette de Voss* disait :

« Si Vienne ne désire pas de conseils, ce n'est pas à nous à lui en donner. »

C'est sans doute là qu'il faut chercher la raison de l'attitude de l'Allemagne. Les milieux diplomatiques se montrent réservés, mais déguisent mal un certain pessimisme.

Le bruit court que de certains côtés, on songerait à des pourparlers en vue de s'entendre sur une démarche à Belgrade, mais il est impossible de savoir quelle constance a ce bruit.

Le *Berliner Lokal-Anzeiger* dit que si l'Allemagne a refusé catégoriquement de participer à une démarche collective à Vienne, c'est que l'Autriche ne voyait pas cette démarche avec bienveillance.

L'Allemagne, ajoute le *Lokal-Anzeiger*, n'en apprécie pas moins le caractère amical bien intentionné de la proposition de M. Pichon. Elle espère que toutes les puissances se rallieront à la démarche qu'elle propose de faire à Belgrade et que la guerre sera au dernier moment empêchée. Dans le cas où une ou deux puissances se tiendraient à l'écart de cette démarche collective, la situation qui est déjà critique s'en trouverait aggravée.

Il faut donc, pour le moment, attendre les faits qui prouveront si la Serbie est dans le juste en soutenant qu'une ou même deux grandes puissances se tiennent derrière elle, prêtes à soutenir le gouvernement serbe.

On retrouve cette même note dans dans d'autres informations officielles, notamment dans la *Post*, la *National Zeitung* et les *Berliner Neueste Nachrichten*.

La *Gazette de la Croix* est franchement pessimiste :

« Si les puissances, écrit-elle, laissent les choses suivre sans obstacle leur cours, le développement de la situation conduira sans aucun doute à la guerre. »

La Bourse, cependant, comme le fait ressortir le *Courrier de la Bourse*, garde encore une certaine confiance. Les cours, en général, résistent aujourd'hui. — BONNEFON.

Vienne, 23 février.

On mande de Berlin à la *Neue Presse* :

L'idée d'une intervention de deux ou plusieurs puissances à Vienne peut être considérée comme abandonnée maintenant. Il reste la question de savoir si l'intervention des puissances à Belgrade aura lieu. Le projet, à cet égard, fait actuellement l'objet de négociations entre les cabinets. Le projet étant élaboré de telle façon, qu'il permettrait aussi à la Serbie de sortir de sa situation intenable, on espère à Berlin qu'on obtiendra l'adhésion de toutes les puissances ; on ne pourra pas reprocher à la Russie d'encourager les Serbes, aussi longtemps que la Russie n'aura pas refusé de participer à l'intervention des puissances à Belgrade.

Berlin, 23 février.

On télégraphie de Vienne au *Lokal-Anzeiger* :

« L'empereur François-Joseph a déclaré à M. Kossuth, ministre du commerce, que le moment est mal choisi pour régler la question de la Banque hongroise, et que, à cette heure critique, la monarchie a besoin d'une banque unique. »

« Le baron d'Erenthal a conféré pendant plusieurs heures avec M. Kossuth et le comte Apponyi, l'entretien a été consacré entièrement à la politique étrangère. »

« Voici de source semi-officielle le point de vue du gouvernement autrichien en face de la proposition Pichon : »

« L'Autriche ne refuse nullement d'indiquer aux puissances le maximum des concessions économiques qu'elle peut faire à la Serbie, mais elle juge pareille démarche inutile et inopportune tant que la Serbie n'aura pas renoncé à des prétentions qu'aucun droit ne justifie, et tant qu'elle n'aura pas manifesté clairement l'intention de vivre en paix avec l'Autriche. »

« L'opinion autrichienne est toujours très exaltée et la presse croit que la Serbie veut provoquer la guerre à tout prix. »

Le *Berliner Lokal-Anzeiger* apprend de Saint-Petersbourg que le gouvernement russe a fait à Belgrade de pressantes représentations en vue d'une attitude prudente. Si la Serbie se laissait aller à l'offensive, la Russie l'abandonnerait à son sort. D'autre part, un communiqué de la Wilhelmstrasse, paru avant-hier dans le *Berliner Lokal-Anzeiger*, qui fut lu aux journalistes et transmis par l'agence russe, disant que la Russie pourrait se trouver en face de deux grandes puissances, a causé, dit ce journal, une vive émotion à Saint-Petersbourg. — BONNEFON.

L'Autriche et la Serbie

Vienne, 23 février.

Les journaux repoussent les accusations formulées par le communiqué de l'officier *Samou-Ouprava* de Belgrade, suivant lesquelles l'Autriche-Hongrie serait un trouble-paix.

La phrase du communiqué disant que l'Autriche-Hongrie cherche à s'emparer, après la Bosnie-Herzégovine, de la Serbie, provoque surtout l'indignation.

Le *Neues Tagblatt*, qui a des attaches au ministère des affaires étrangères de Vienne, dit que des assertions aussi insensées montrent quels éléments ont à Belgrade la prépondérance. Il ajoute :

« La *Samou-Ouprava* est l'organe de M. Pachitch et la constitution prouve quelle confiance méritent les prétendues dispositions pacifiques de M. Pachitch. »

La *Zeit* prend à partie la politique de la Russie qu'elle trouve équivoque.

« Maintenant, dit-elle, on sait par quoi le prince héritier de Serbie était encouragé dans sa haine de l'Autriche-Hongrie. Nous devons compter aujourd'hui avec une nouvelle hostilité de la Russie, pour de nombreuses années, en Orient. »

« Les cercles politiques conservent,

malgré la situation, le plus grand calme. »

Dans les milieux diplomatiques, on continue à croire au maintien de la paix et on déplore les nouvelles alarmantes qui, dit-on, ne sont pas conformes à la réalité des faits et ne peuvent qu'aggraver la situation.

Le *Fremdenblatt*, organe du ministère des affaires étrangères, écrit, au sujet des attaques de presse serbes :

« L'orientation de notre politique en présence des excitations serbes, notamment le désir de maintenir la paix et la patience poussée à ses extrêmes limites, n'a pas changé. C'est un fait que l'Europe connaît et qui ne saurait lui échapper, en dépit des calomnies et des déformations de la vérité. »

Entre la politique serbe et la question bosnienne et un abîme. C'est pourquoi, quand nous précisons notre situation en Bosnie, la Serbie a commencé ses armements, et si cette fatale coïncidence n'équivalait pas déjà à un aven complet de ses véritables intentions, les déclarations impudentes de personnalités haut placées, des politiques les plus en vue et des journaux de Belgrade suffiraient à renseigner sur le but des armements serbes avec une précision que rien ne saurait dépasser. Il n'y a pas de doute possible en ce qui concerne les véritables intentions de la Serbie. Elle demande aujourd'hui une partie de la Bosnie pour étendre, plus tard, la main sur le tout.

On ne saurait douter que toute la politique de la Serbie et tous ses préparatifs sont dirigés contre nous et exclusivement contre nous. Si la Serbie pense que sa politique doit être guerrière, et que cette politique doit être dirigée contre nous, il faut qu'en sa qualité d'Etat souverain elle en décide ; mais il va de soi que la politique de l'Autriche-Hongrie ne peut pas rester indifférente et qu'elle doit en tirer telles conséquences que toute autre grande puissance soumise à sa dignité et placée dans les mêmes circonstances croirait nécessaire et indispensable d'en tirer.

Il faudra qu'on y pense à Belgrade et les grandes puissances ne devront pas non plus le perdre de vue.

Le monde officiel se montre très réservé à propos de la situation. Dans les cercles diplomatiques, on est d'opinion différente ; les uns sont assurés que tout finira par être réglé pacifiquement ; les autres se montrent moins optimistes, mais ils espèrent pourtant encore une solution amiable des difficultés pendantes.

Budapest, 23 février.

Les journaux discutant la situation extérieure se montrent pessimistes. On lit dans le *Budapesti Hírlap* :

Dans le cas où il se confirmerait que la Russie insiste sur la question des compensations territoriales pour la Serbie, la guerre deviendrait inévitable.

Le *Journal de Pest* écrit :

« Que la Serbie obtienne le secours des armes d'une tierce puissance, cela n'a rien de certain, mais c'est là une éventualité qui constitue pour la monarchie une raison de plus de se hâter et d'arriver aussi promptement que possible à une solution. »

Belgrade, 23 février.

Le comte Forgach, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, est parti cet après-midi et prend un congé de huit jours. Il se rend à Budapest et à Vienne pour des affaires de famille.

L'entente austro-turque

Constantinople, 23 février.

Le marquis Pallavicini, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, a eu dans la matinée un entretien avec le grand vizir et est parvenu à s'entendre avec lui sur tous les points. Il est probable que la signature du protocole concernant l'accord austro-turc aura lieu samedi.

Ce protocole a été accepté aujourd'hui par le Conseil des ministres qui a demandé au Sultan de le ratifier par un iradé.

Les négociations turco-bulgares

Constantinople, 23 février.

La solution de la question bulgare se fait toujours attendre. Le gouvernement ottoman convaincu que la Chambre n'admettra jamais le règlement de la question bulgare moyennant une indemnité de 125 millions sans un règlement simultané de la dette envers la Russie, a fait deux propositions pour régler les deux questions en même temps.

La Russie les a repoussées et semble résolue à vouloir demeurer créancière de la Turquie. M. Zinovief, ambassadeur de Russie, a décliné la demande de la Turquie d'informer Saint-Petersbourg des difficultés créées par l'intransigeance de la Chambre.

Saint-Petersbourg, 23 février.

Les négociations avec la Turquie au sujet des propositions russes relatives à la Bulgarie sont en meilleure voie.

Le roi Ferdinand

Saint-Petersbourg, 23 février.

Le Tsar a rendu visite aujourd'hui, à quatre heures, au roi Ferdinand de Bulgarie au Palais d'hiver, où il s'est rendu en traineau ouvert.

Le roi Ferdinand a reçu le Tsar à la porte des appartements intérieurs. Après un échange cordial de salutations, les souverains sont rentrés dans les appartements intérieurs.

Le Tsar est resté au palais jusqu'à cinq heures un quart.

Le roi Ferdinand partira probablement le vendredi et les journaux de ce matin disent qu'il se rendra à Berlin.

L'impératrice Alexandra-Feodorovna a reçu hier le roi Ferdinand.

La crise ministérielle serbe

Belgrade, 23 février.

Le chef du parti progressiste, M. Novaleschitch, ayant accepté la présidence du nouveau cabinet, la formation du cabinet de coalition, dont la composition a été télégraphiée hier, paraît assurée. La nouvelle de cette solution de la crise a produit dans les milieux politiques la meilleure impression.

Conversation avec M. Vesnitch

Les nouvelles des Balkans, depuis quarante-huit heures, ont un caractère de gravité considérable.

Il m'a paru intéressant d'aller demander à M. Vesnitch son opinion sur le conflit, de plus en plus aigu, qui existe entre l'Autriche-Hongrie et son pays.

Le ministre de Serbie à Paris compte parmi les diplomates les plus avisés et les plus prudents. Ce n'est pas lui qui cherchera jamais à envenimer les rela-

tions internationales. Mais patriote ardent, conscient des intérêts qu'il a à défendre, on ne s'attendra pas de lui voir tenir un langage ferme en même temps que modéré.

Je demande tout d'abord à M. Vesnitch ce qu'il pense d'une démarche éventuelle des puissances auprès du gouvernement serbe pour lui faire entendre des conseils de sagesse.

— Cette démarche, me déclare-t-il tout de suite, serait superflue.

« L'Europe, déjà, nous a donné des avis de prudence et de modération. Nous les avons suivis. Rien ne peut nous être sérieusement reproché. De tendance bellicieuse, il n'en existe pas chez nous. »

« Il n'est pas exact, quoi qu'on prétende à Vienne, que nous ayons fait des préparatifs militaires exceptionnels. Nous sommes un pays libre et, dans des réunions publiques, tel ou tel orateur a pu se laisser entraîner à des propos chauvins. Mais l'attitude du gouvernement, celle du peuple en général, est demeurée absolument pacifique. »

« Aucune de nos garnisons, soit du côté du nord vers l'Autriche, soit du côté de l'ouest vers la Drina, vers les frontières de la Bosnie et de l'Herzégovine n'a été renforcée. Nous n'avons pas augmenté d'une batterie ou d'un régiment la défense nationale. Voilà la vérité. »

« Nous avons pris des précautions militaires ? Oui, et c'était notre devoir le plus impérieux. Il y a trois ans, nous commandions des canons en France, au Creusot. »

« Ces canons nous sont parvenus par Salonique, peut-on nous en faire grief ? Est-il permis de nous accuser de rechercher la guerre parce que nous avons fait des commandes de munitions et de vêtements nécessaires à notre armée ? Non. »

« Nous avons observé rigoureusement, de la façon la plus stricte, les conseils de l'Europe. En revanche, nous estimons que nous avons conquis un droit, nous estimons que les puissances amies, par suite des conseils qu'elles nous ont donnés — et qui ont été, je le répète, fidèlement observés, — ont assumé une responsabilité morale, celle de ne pas laisser porter ombrage à nos intérêts vitaux. »

« Quels sont ces intérêts vitaux ? — En premier lieu notre existence, en tant que nation indépendante menacée par le coup d'Etat du baron d'Erenthal lorsqu'il a décidé l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. »

« Notre raison juridique d'existence se trouve sauvegardée dans le traité de Berlin. Lorsqu'il est permis à une grande puissance, signataire de ce traité, de le violer, que nous resté-il comme garantie ? Cette puissance viole un article du traité inséré sur sa demande expresse, et dans son intérêt ; qui nous dit qu'une jour elle ne considérera pas comme lettre morte d'autres dispositions qui lui agréaient moins ? »

« Il y a ensuite notre existence économique qui est en jeu. »

« Dans sa politique commerciale, l'Autriche-Hongrie — l'Europe le sait — nous avait rendu la vie impossible par les différents traités de commerce qu'elle nous avait imposés, et surtout par la violation — au gré de ses fantaisies — de ces traités mêmes. »

« Nous avons été encerclés économiquement, et aujourd'hui cette situation périlleuse est à l'extrême. C'est ainsi que l'Autriche-Hongrie se refuse à nous accorder la moindre bande de territoire qui nous permette d'avoir un débouché sur la mer. »

« Enfin, il y a une question de race — très importante — en jeu dans le conflit actuel. L'Autriche-Hongrie peut ne pas tenir compte du principe des nationalités. Cela n'empêche pas que, comme beaucoup de nations en Europe, nous devons notre existence à ce principe. »

« C'est grâce à lui qu'il nous a été donné de renaitre à la vie, c'est lui qui a favorisé notre évolution jusqu'en 1878 et qui nous a autorisés à espérer pouvoir jouer un rôle en Orient digne de nos destinées et de l'intérêt que l'Europe nous avait porté. »

« Je vais peut-être vous étonner en vous révélant un fait historique que la diplomatie n'ignore pas. L'Autriche-Hongrie, elle-même, alors qu'elle n'était pas encore préparée à accomplir son dernier coup d'éclat, nous a offert à deux reprises, en 1867 et en 1870, la Bosnie et l'Herzégovine où la race serbe constitue la grande majorité de la population. »

« En 1870, des diplomates anglais pensaient qu'il fallait confier l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine à la Serbie. »

« Dans la convention de Reichstadt, la première des ententes entre l'Autriche et la Russie, on réservait à la Serbie une partie de ce que nous demandons aujourd'hui, de concert avec le Monténégro. »

« Encore un peu d'histoire — nécessaire à rappeler en ce moment, parce que singulièrement instructive, — et que vous trouverez racontée tout au long dans un des derniers numéros des *Questions diplomatiques et coloniales*. Le comte Adressy, premier ministre hongrois et à la veille de devenir chancelier de la monarchie dualiste, avait fait proposer au gouvernement serbe, par le représentant officiel d'Autriche-Hongrie à Belgrade, M. de Kallay, — le futur gouverneur de la Bosnie et de l'Herzégovine — une entente, d'après laquelle l'Autriche-Hongrie s'engagerait à obtenir, pour la Serbie, l'annexion de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la « Vieille-Serbie ». »

« Voilà pour le passé. Aujourd'hui nous attendons le verdict de l'Europe, et nous attendons patiemment. Nous l'avons prouvé, et nous continuons de le prouver... »

« Et comme je prie M. Vesnitch de me dire si la situation actuelle lui paraît grave ? »

« J'estime qu'en ce moment, me déclare-t-il, en attendant la conférence, la situation n'est grave qu'à la condition qu'à Vienne on veuille absolument un conflit. Cela, je me refuse encore à le croire. »

« Avant de quitter le ministre de Serbie, je lui parle encore d'une démarche éventuelle des puissances à Belgrade. »

Il me répond vivement :

« L'Autriche-Hongrie se refuse à accepter une démarche amicale des puissances. Alors les puissances se retourneraient vers nous seuls et nous devrions accepter ce que l'Autriche-Hongrie nous propose ! L'ironie, voyez-le, est un peu amère. »

Maurice Loundet.

Le Monde & la Ville

SALONS

— Une heure de musique, avant-hier, chez Mme Edmond Archdeacon, avec le quatuor Nourdin dans des pages de Beethoven et de César Franck. Mlle Anna Reinell dans des mélodies de Schumann et de G. Faure. Dans l'assistance :

L'ambassadeur d'Italie, duchesse d'Urbé, marquises de Villeneuve, de Ségur, de Saint-Paul, de Panisse-Passis, de Ballery, de Montebello, de Fraconal, M. et Mme Maurice Barrès, baronne C. d'Adelswiler, marquis et Mlle de Rosanbo, vicomtesse d'Avenel, comtesses J. de Puysségur, R. de Quélen, de Langie, de La Ribaudière, R. de Pourtalès, de Ranchicourt, de Lousse, d'Arjuzon, vicomtesse de Cronchy, amiral Bonnier, baron de Charnel, baronne Brincard, vicomtesse Roderer, comte R. de Clermont-Tonnerre, M. de Myre de Vilers, baron de Christiani, M. H. Martell, etc.

— Très élégante la réception donnée par le directeur du Crédit lyonnais et la baronne de Bondelli, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de leur fille avec M. Henri de Biéville. On a beaucoup admiré l'exposition des cadeaux. Dans la corbeille :

Vitrine Louis XV, bague superbe émeraude carrée entourée de diamants, bague ancien en roses, bague diamant et perles, grande broche de corsage en feuillage de rose paré de brillants, broche gerbe de fleurs en diamants anciens, barrette de diamant, poigne diadème en diamants, pendentif grosse perle rose suspendue à une chaîne garnie de petits diamants, bague ancienne de famille ornée d'une miniature du roi Louis XVIII et entourée de roses, croix ancien en roses, broche ancienne formée d'un boîtier de corsage Louis XV en roses, très gros diamant du Cap, monté en broche et entouré de diamants ; une collection de dentelles, comprenant à peu près toutes les dentelles connues de France et d'Italie ; merveilleux volant de vieux point de Bruges, vieux points d'Argentan et d'Alençon Louis XV et Louis XVI, duchesse de Milan, superbes volants en velin anglais, dentelles de Valenciennes, chrysanthèmes blancs et noirs, etc., etc. ; fourrures zibelines, chinchilla, astrakan.

Parmi les principaux donateurs :

M. de Biéville, mobilier de salon, garniture de cheminée de l'époque Louis XVI ; M. et Mme Edmond de Biéville, grand plateau et samovar en porcelaine, vase en cristal, service de table, argent, vaisselle, service de table ; M. et Mme Auguste Montandon, mobilier ancien de salle à manger ; Mme Henry Montandon, piano à queue en citronnier ; M. et Mme Albert Paris, pièce d'argenterie en vermeil ; M. et Mme Albert Louis, vaisselle, service de table ; M. et Mme Charles Herpin, chocolaterie Louis XIV ; baron et baronne de Bondelli, service de table en vermeil ; M. et Mme Ch. de Valenciennes, chrysanthèmes, broche en argent ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants ; Mme Herpin de Mars, carrel et baromètre ; Mlle Luce Herpin, gravures anciennes ; M. et Mme Cunradi, service à dessert ; Mme F. de Valenciennes, service de table ; M. et Mme Henri Hermès, broche en argent ; baron et baronne de Glénac, service à dessert ; M. et Mme Denfert-Rochereau, carillon en argent ; M. et Mme Louis Dollfus, vase en verre ; M. et Mme Paul Keller, garniture complète de toilette en vermeil ; M. et Mme Arnaud, service de table en vermeil ; M. et Mme Fischer, bracelet-montre en diamants

BAL COSTUMÉ

Par Abel FAIVRE



— C'est tout de même une époque où on savait s'habiller.

le Roi, qui le baptisa *Rex Imperator*. Ce cheval est actuellement soumis à un entraînement spécial; il sera expédié au Sultan par ordre du Roi dans les premiers jours de mars.

LA COUR ET LA VILLE

Le Roi a quitté ce matin Brighton tout ensoleillé et est arrivé à onze heures à la gare Victoria où les pâles lueurs des lampes à arc essayaient en vain de percer le brouillard opaque qui, toute la matinée, a enveloppé Londres. Sa Majesté avait l'air d'être en excellente santé. Elle se rendit à Buckingham Palace, revêtit l'uniforme de maréchal et alla dans un carrosse de gala à Saint James's Palace où l'avait précédée le prince de Galles. Le « levee » fut très brillant; le premier ministre et les membres du cabinet y assistaient ainsi que les ambassadeurs de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne, des États-Unis, du Japon, le chargé d'affaires de Turquie, les ministres de Portugal, de Siam, de Chine, de Norvège, de Suède, de Danemark et de nombreuses notabilités du monde officiel. La cérémonie dura jusqu'à une heure. Quand le Roi régna Buckingham Palace, le brouillard venait de se lever et le soleil resplendissait.

Le nouveau ministre des affaires étrangères de Turquie Rifat-pacha a quitté Londres ce matin. À la station de Victoria, une délégation des Arméniens de Londres attendait Son Excellence et la remercia des services qu'elle leur avait rendus et lui ont présenté leurs respectueuses félicitations à l'occasion de sa nomination au ministère des affaires étrangères. M. Caftanzoglu, chargé d'affaires de Grèce, le conseiller de l'ambassade de Russie et L. Mon. Arthur Walsh, représentant le roi d'Angleterre, étaient venus saluer Rifat-pacha.

M. Mesureur, qui est actuellement à Londres, s'est entendu avec l'administration de l'hôpital Saint-Barthélemy pour envoyer dans cet établissement, afin qu'elles soient initiées aux méthodes des infirmières anglaises, un certain nombre d'élèves de l'école de la Salpêtrière.

Les quatre premières sont arrivées samedi. — J. COUDRIER.

Amérique latine

AU BRÉSIL

Rio-de-Janeiro, 23 février.

Le service de la dette. — Le gouvernement vient d'ordonner un transfert de fonds de 15 millions de francs à l'effet de compléter la provision destinée à assurer le service de la dette.

Chemins de fer. — Le contrat affirmant à un syndicat français le chemin de fer de San-Francisco vient d'être approuvé par décret ministériel de l'Union.

Port. — L'affermage du port de Rio-de-Janeiro vient d'être mis en adjudication publique. Le gouvernement a déjà reçu, dit-on, des soumissions pour 75 millions de francs.

L'emprunt de Rio Grande du Sud. — Les négociations préliminaires ont été engagées en vue du lancement de l'emprunt de Rio Grande du Sud. Cet emprunt sera émis dans le public d'ici peu à Londres, au prix de 83 0/0 pour 37,500,000 francs; il portera 5 0/0 d'intérêt.

Le budget de l'Etat de Saint-Paul. — Le budget de l'Etat de Saint-Paul pour 1909 inscrit les recettes pour 73,749,000 francs et fixe les dépenses au même chiffre.

AU CHILI

Santiago-du-Chili, 23 février.

L'affaire Beckert. — Comme complément des nouvelles que nous avons télégraphiées hier, il est acquis maintenant que le plan de Beckert fut déjoué par le fait que le baron Welzeck, secrétaire de la légation, accompagna le ministre et lui sauva ainsi la vie.

Afin de faire croire que le cadavre trouvé dans les décombres était le sien, Beckert, à qui il manquait deux dents, aurait essayé d'arracher deux dents au cadavre, mais il les brisa et laissa la racine dans les gencives; puis il introduisit du riz dans la gorge de sa victime, ayant l'habitude de consumer lui-même du riz dans la journée. Il brula aussi le visage et une jambe du cadavre du portier, lequel avait eu ce membre fracturé, afin de dissimuler complètement l'identité du corps.

On s'attend, au cours du procès, à des révélations extraordinaires au sujet de la femme et de la maîtresse du prisonnier. Ce dernier a été interrogé hier par le juge d'instruction. Depuis son arrestation, Beckert a eu l'attitude la plus indifférente et il passe ses journées à fumer des cigarettes.

A CUBA

Londres, 23 février.

Le Standard a reçu le télégramme suivant:

La Havane, 21 février.

Les placements étrangers. — Le projet de loi relatif à l'acquisition de biens immobiliers par les étrangers, présenté à la Chambre des représentants, ne constitue pas une proposition sérieuse et n'a aucune sympathie dans le pays. Les capitaux étrangers placés à Cuba peuvent être assurés de la protection la plus efficace du gouvernement. Le pays jouit de la paix la plus complète et, à bref délai, une construction de voies ferrées importantes commencera dans la province orientale.

Signé: CASTELLANOS.

Secrétaire de la présidence.

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 23 février.

Le câble Buenos-Aires-Dakar. — La direction générale des postes et télégraphes vient d'être saisie du memorandum présenté à la chancellerie argentine par M. Thibaut, ministre de France, au sujet de l'installation d'un câble sous-marin entre Buenos-Aires et Dakar.

Buenos-Aires, 23 février.

Le naufrage du « Presidente Roca ». — Un télégramme reçu par le ministère de la marine au sujet du naufrage du *Presidente Roca*, annonce qu'il y a une quarantaine de morts. Le navire est complètement perdu.

AU PÉROU

Lima, 23 février.

Emprunt. — On assure que le projet d'emprunt du gouvernement péruvien viendra d'ici peu en discussion aux Chambres législatives.

L'ÉQUITABLE

On nous communique les chiffres préliminaires de l'exercice 1908 de « l'Equitable » des États-Unis, cette puissante Compagnie d'Assurances sur la Vie (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), dont les nouveaux immeubles en voie de construction place de l'Opéra attirent en ce moment l'attention du public.

L'actif de « l'Equitable » atteint 2 milliards 448 millions; les nouvelles affaires réalisées en 1908 s'élèvent à 472 millions soit 1,600,000 francs par jour ouvrable; le total des assurances en cours atteint 6 milliards 874 millions; enfin, l'excédent de l'actif sur le passif dépasse 421 millions de francs, en augmentation de 35 millions.

Les renseignements détaillés sur la nouvelle Police à participation annuelle, dans les bénéfices sont fournis gratuitement et confidentiellement par le Siège français de « l'Equitable », 36 bis, avenue de l'Opéra, à Paris.

Un favori des Muses

J'ai reçu, l'autre jour, une invitation à laquelle j'avoue que ma première pensée ne fut pas de me rendre avec un vif empressement. L'Institut général psychologique, section de psychologie zoologique, me priait d'assister à une conférence qui aurait pour sujet: « Les protistes devant la psychologie comparée... » Les protistes... Il y a des moments, dans la vie, où l'on est si frivole qu'on n'attribue aux protistes aucune importance; il faut croire que j'étais à l'un de ces moments-là... Mais je vis le nom du conférencier: Emmanuel Fauré-Frémiet.

M. Emmanuel Fauré-Frémiet est un jeune homme à la naissance de qui présideront les Muses bienveillantes, car il est le fils du grand compositeur, du génial musicien Gabriel Fauré et, par sa mère, le petit-fils du statuaire illustre et puissant, Frémiet. Ainsi, les arts étaient dans le berceau de cet enfant; deux sortes de beauté l'invitaient à regarder la vie comme un spectacle charmant.

Il ne sera pas très content que je raconte tout cela, car la modestie des savants est leur impérieuse vertu. Mais l'histoire est si jolie et si surprenante que je renonce à ménager sa modestie.

Comme il était un peu délicat et comme la tendre vigilance d'une maman ne voulait pas l'exposer aux incertitudes du dehors, il n'allait point au collège. Mais il resta, enfant docile et studieux, à la maison. Il lut, il étudia tout seul. Quand il fut à l'âge où les autres adolescents passent leur baccalauréat, grave péripétie de la dix-septième année, il ne passa aucun baccalauréat. Il ne savait pas trop ce que c'était qu'une classe, qu'un professeur, et tout cela. Mais il avait tant lu, si intelligemment, et il avait si bien réfléchi, dans le long et solitaire loisir qui lui était ménagé, qu'il savait beaucoup plus de choses, et mieux, que les autres enfants de cet âge. Et puis il n'avait pas du tout souffert de ce vain psittacisme qui est la périlleuse conséquence de l'enseignement public.

Un beau jour, il parut avoir des dispositions pour le dessin. Et alors, son grand-père illustre, le statuaire Frémiet, le fit venir à l'atelier. Il lui donna quelques leçons. Mais, comme s'il y avait, pour Emmanuel Fauré, une sorte d'impossibilité naturelle à suivre aucun enseignement direct, au lieu de faire de la sculpture ainsi que l'exemple de son grand-père l'y invitait, il fit de la peinture. Il en fit avec une extrême facilité. Il en fit tout de suite très bien. Et, bref, au Salon de l'année dernière, ce jeune homme de vingt-quatre ans envoyait un très beau portrait de son grand-père. On le reçut avec empressement et on le mit sur la cimaise. Un très beau portrait, solidement construit, d'une vive et délicate couleur, et pittoresque. Le grand-père, en habit d'académicien, costumé de décorations, et par-dessus ce brillant costume, revêtu d'une pèlerine modeste, y est fort ressemblant; et la silhouette est fort jolie, caractéristique, amusante. Les mains, d'un excellent, fort et subtil travail, suffiraient à révéler un peintre véritable.

Mais Emmanuel Fauré-Frémiet, qui n'avait pas été à l'école, pas même à l'école primaire et pas davantage à l'école des beaux-arts, ne se contentait pas de se manifester, très jeune,

comme un artiste de valeur. Il travaillait à bien d'autres choses!... Les leçons de son grand-père lui avaient donné le goût et l'habitude de l'observation méticuleuse; ses rêveries d'adolescent le menaient à l'idéologie. Et, enfin, la science l'inquiétait.

Il se mit, étudiant bénévole, à suivre des cours, sans idée bien précise de ce qu'il en ferait, et pour le plaisir, par simple désir de s'informer, par curiosité noble. Il suivit des cours au Collège de France, à la Sorbonne, au Muséum... Les professeurs — les plus savants n'ont pas toujours un énorme auditoire — remarquèrent cet auditeur si attentif. Cet auditeur si attentif, après les cours, demandait volontiers un petit bout d'explication supplémentaire. Il connut ainsi M. Perrier, directeur du Muséum, et au Collège de France M. Henneguy. De son côté, il travaillait, dans les livres et dans la réalité, avec un entrain passionné, avec une judicieuse méthode. M. Perrier l'encouragea, dirigea ses travaux; et puis il entra dans le laboratoire de M. Henneguy, — tout cela sans être seulement bachelier.

Et c'est ainsi qu'une muse nouvelle, plus austère d'allure que les autres, mais belle aussi, la muse de la Science, lui devint favorable et joignit sa bienveillance à celles de la Musique, de la Sculpture et de la Peinture. Ce n'est encore ainsi que ce jeune homme à qui sourient les Muses graves ou plaisantes fut avant-hier amené, sous les auspices de l'Institut général psychologique, à traiter des protistes et de la figure qu'ils font devant la psychologie comparée. N'est-ce pas une des premières fois, depuis la Renaissance omnisciente, qu'un peintre s'attache à de tels problèmes?

L'auditoire était composé de personnes très savantes; et le jeune homme très savant gagna sans peine l'admiration la plus compétente. Il s'exprima timidement, mais sans embarras, avec la simple assurance de qui énonce des faits qu'il a contrôlés et des hypothèses sur lesquelles il a mûrement réfléchi. Et quel plaisir on eut à constater qu'il n'était pas la dupe de son étude! C'est le péril, en pareil cas. Il étudiait la psychologie des protistes: le péril était, il me semble, d'attribuer trop d'importance à la psychologie des protistes, d'attribuer aux protistes une psychologie trop compliquée.

Les protistes sont ces petits êtres élémentaires et dépourvus d'organes, qui ne se composent que d'une cellule et qui ne manifestent guère leur activité que par leur perpétuel remuement. Ils n'ont évidemment ni cerveau ni système nerveux; et l'observateur a pour objet de chercher la cause de leurs mouvements ailleurs que dans une volonté claire, ailleurs même que dans un instinct. C'est une étude des plus difficiles: difficultés d'observations, difficultés d'interprétation, difficultés de méthode, toutes les difficultés sont là pour empêcher le savant de conclure avec un dogmatisme trop rapide.

M. Fauré-Frémiet tint compte de tout cela. Les observations qu'il a faites et qu'il a jointes à celles de ses devanciers sont très remarquables. Et les principes de méthode qu'il a posés indiquent une singulière lucidité scientifique.

Et c'était amusant de l'entendre épiloguer sur les plus petits animaux, sur ces êtres minuscules, microscopiques, devant son grand-père, le sculpteur des lions, des ours, des éléphants, des plus grosses bêtes de la nature, des plus terribles, des plus formidables!...

NOTES D'UN PARISIEN

CONTRASTES

À la joie de la foule est imputoyable. Hier, grâce à la clarté du soleil d'hiver, le mardi gras a été « réussi » comme il n'a pas été souvent « réussi »; on eût dit un printemps jeudi de la mi-carême. Le boulevard était animé, riant. Les cafés regorgeaient de clients, — spectateurs de la bagarre, — et les petites marchandes de confetti, installées devant les vitrines des commerçants patentés, ont dû « faire fortune », ce qui leur permettra peut-être de s'établir à leur tour...

Hier, la plupart des Parisiens furent oisifs. Et leur oisiveté, — chose rare à Paris, — leur donnait l'apparence d'être heureux.

Tant mieux! Mais pourquoi les gens heureux sont-ils d'humeur si despotique? Pourquoi obligent-ils autrui à affecter, comme eux, les dehors du bonheur? Ces hardis combattants, ces jolies batailles d'hier, avaient bien que, même sur la chaussée livrée à leur bon plaisir, des passants affairés ou tristes pouvaient être contraints de froter un moment leur exubérance: à Paris, même si notre âme est en proie à un grave tourment, il est des cas où, malgré le désir qu'on aurait de rester chez soi, il faut sortir, traverser le boulevard, en dépit de la fête. Et sans demander trop d'effort psychologique à une foule de mardi gras, il semble qu'à leur maintien elle peut aisément reconnaître les passants assujettis à cette dure nécessité-là; elle devrait respecter leur requête silencieuse.

Ils ne jettent pas de confetti. Hélas! ils en reçoivent tout de même.

D.

Autour de la politique

Le tarif douanier

MM. Cruppi, ministre du commerce, Pichon, ministre des affaires étrangères, et Ruau, ministre de l'agriculture, ont été entendus hier par la commission des douanes. Nous avions indiqué déjà les points litigieux qui séparaient le gouvernement et la commission.

C'est sur ces points que les ministres se sont expliqués. En principe, le gouvernement est, sur la presque totalité des modifications introduites dans notre tarif douanier par la commission, d'accord avec elle. Il estime que la France peut en toute indépendance réviser son tarif, mais il considère qu'en exerçant ce droit il faut ménager nos intérêts extérieurs.

Ce sont ces deux ordres de considérations que MM. Cruppi et Pichon ont fait valoir devant la commission. En ce qui concerne spécialement les grains oléagineux, la commission des douanes propose de soumettre à une taxe ce produit qui jusqu'à ce jour était exempt de droit. Elle propose, d'autre part, de relever le droit existant sur les huiles d'origine végétale.

Le ministre du commerce s'est opposé formellement à ces propositions. La commission a cherché, il est vrai, diverses mesures destinées à atténuer pour nos industries l'effet de ces taxations ou relèvements de taxe; elle propose notamment d'exempter les huiles destinées à des usages industriels, sous réserve de dénaturation.

Or, M. Cruppi a expliqué que jusqu'ici le comité consultatif des arts et métiers n'avait

trouvé aucun dénaturation, et que dès lors l'atténuation cherchée par la commission ne pourrait pas avoir lieu.

M. Pichon a insisté dans le même sens que M. Cruppi en faveur de l'exemption des grains oléagineux et de la non-augmentation du droit sur les huiles.

Ensuite M. Pichon a dit, renouvelant une déclaration précédemment faite par M. Cruppi, que le gouvernement s'opposait à tout relèvement de droits sur l'un quelconque des produits compris dans la convention commerciale franco-suisse. Le ministre des affaires étrangères a exposé que cette convention avait donné d'excellents résultats pour notre pays et que tout relèvement de droits de notre part aboutirait à la dénonciation de ce contrat.

Enfin, M. Pichon a insisté, toujours au point de vue du maintien de nos relations commerciales et de nos intérêts politiques, sur la nécessité de ne pas trapper les produits qui intéressent nos échanges avec l'Angleterre.

Après le départ des ministres, la commission a adopté 128 nouveaux articles, sur lesquels elle est en majeure partie d'accord avec le gouvernement. Au surplus, sur plus de six cents espèces, c'est à peine si le gouvernement et la commission sont en désaccord sur sept ou huit points, comme par exemple sur les viandes frigorifiées qui proviennent de l'Argentine.

À l'heure actuelle la commission a entendu M. Cruppi sur 386 articles. Elle l'entendra vendredi sur ceux qui restent à discuter.

Auguste Avril.

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

A NAPLES

Rapport de Mme Fortoul

Le Bulletin de la Société de secours aux blessés publiera, dans son prochain numéro, le rapport de Mme Fortoul, infirmière-major.

Ce document présente sous son vrai jour l'admirable campagne des dames infirmières françaises auprès des sinistres de Messine et Reggio.

Les infirmières de la Société de secours aux blessés arrivèrent le 3 janvier, dans l'après-midi, à Naples. A sept heures du soir, la première section, dirigée par Mme Fortoul, et comprenant Mme Carteron, Mmes Fidière, Oberkampff et Lepère, entrèrent en fonctions, débutant par le service de nuit.

On attendait un convoi de blessés; Mme Fortoul resta à la salle d'opération:

Bientôt, lugubres dans le silence de la nuit, résonnèrent les roulements des moteurs, puis la sonnerie de la porte annonçant les entrées et les pas des soldats qui descendaient les blessés des automobiles, transformées en voitures d'ambulance. Quelle que fût l'accoutumance aux spectacles pénibles, acquise pendant les années d'une longue vie hospitalière, une émotion poignante serrait le cœur à la vue de cette théorie de brancards qui défilaient sans trêve dans la salle d'opération, où qui attendaient leur tour, encombrant la galerie qui desservait la salle. La plupart de ces malheureux étaient muets, prostrés, le regard tendu vers des visions d'épouvante. Rapidement leurs vêtements souillés de terre, de débris, les panses d'urgence, traversées de piques, étaient coupés et enlevés. De huit heures à minuit, de trois heures à six heures du matin, des écrasements, des plaies de toutes sortes, multiples, superficielles et profondes, furent nettoyés et pansés; des fractures simples, ouvertes ou compliquées, mises dans des appareils ou des gouttières. Trois blessés étaient traités à la fois sur leurs brancards, sur la

table d'opération : un chirurgien dirigeait chaque pansement, chaque réduction de fracture. Infirmeries-major servaient les uns et les autres. Des que le dernier bandage était posé, les brancardiers portaient le blessé dans la salle désignée par le directeur et le remettaient aux infirmières qui le couchaient et le reconfortaient.

Quarante-neuf blessés furent pansés et soignés pendant cette première et terrible nuit. A sept heures du matin la deuxième section vint relever ses compagnes de leur veille.

Dès le lendemain le service s'organisa, et voici quel a été, pendant les dix-neuf jours passés à l'hôpital improvisé de la Croix-Rouge de Naples (la Scuola Madalena), l'ordre du travail :

A sept heures, arrivée des infirmières, prise des températures, distribution des repas, lits, toilette des malades.

A huit heures et demie, des médecins commencent ou surveillaient les pansements les plus simples.

A dix heures, les professeurs faisaient la visite générale ; leurs prescriptions étaient inscrites par la dame infirmière de la salle.

Vers midi et demi, les infirmières rentraient à leur hôtel, laissant les malades aux soins de Saint-Vincent-de-Paul.

A deux heures, reprise du service jusqu'à sept heures du soir, après le dernier repas des malades. Les infirmières regagnaient alors leur hôtel, laissant pourtant deux d'entre elles à l'hôpital pour y veiller de huit heures du soir à sept heures du matin.

Ainsi se sont acquittées de leur mission pendant trois semaines et sans un jour de repos, nos vaillantes infirmières de la Croix-Rouge.

S. A. R. la duchesse d'Aoste, princesse Hélène d'Orléans, se rendait presque chaque jour à l'hôpital.

La section des infirmières n° 2, dirigée par la générale Hervé et composée de Mmes de Caters et Falcon, de Mmes de Montgolfier et Horville, remplissait un service analogue dans une autre partie de l'hôpital de la « Scuola Madalena », où la princesse de Cellamare, la baronne Baracco, les princesses d'Abro et di Tollerella, née princesse Murat, dames de la Croix-Rouge italienne, fraternisaient avec nos compatriotes dans l'œuvre d'assistance aux sinistrés.

Ch. D.

LA JOURNÉE

Obèques : Le comte Emile Keller, ancien député du Haut-Rhin (Saint-Sulpice, 11 heures). — Mme veuve Verndach, née Pischari (église grecque, de la rue Bizet, 10 h. 1/2). — Mme Etcheverry (Saint-Philippe du Roule, midi).

Réunions : Réunion des délégués des Chambres syndicales de France, pour protester contre la prétention émise par l'administration des finances de frapper du timbre-quitance les pièces de comptabilité intérieure (salle des Ingénieurs civils, rue Blanche). — Assemblée générale de la « Société d'histoire de la Révolution de 1848 » (Sorbonne).

Informations

Bal de la « Saint-Cyrienne ». — Le bal annuel de la « Saint-Cyrienne » aura lieu le samedi 27 février prochain, dans les salons de l'Hôtel Continental.

Les cartes d'entrée sont au prix de 40 francs pour une personne et de 25 francs pour trois personnes (de la même famille).

Elles sont délivrées soit à Saint-Cyr, à l'Ecole spéciale militaire, soit à Paris, au Cercle militaire ou à l'hôtel Continental.

De plus, un membre du conseil d'administration se tiendra à l'Hôtel Continental, de deux heures à sept heures, les jours 25, vendredi 26 et samedi 27 février, pour y satisfaire à toutes les demandes de cartes.

Société d'histoire de la Révolution de 1848. — L'assemblée générale annuelle aura lieu aujourd'hui mercredi 24 février, à quatre heures, à la Sorbonne, salle Edgar Quinet, sous la présidence de M. Ferdinand Dreyfus, sénateur, président de la Société.

Cette séance sera fort intéressante. M. Gabriel Monod parlera des troubles aux cours du Collège de France en 1833 ; M. Prudhommeaux donnera communication des rapports entre Edouard Cabot et Louis-Napoléon Bonaparte ; M. André Lebezy lira une lettre inédite de Ledru-Rollin à Lesseps ; M. Moyssé lira un fragment des Mémoires inédits d'Hippolyte Carnot.

Le banquet aura lieu le même soir, à 7 h. 1/2, au restaurant des Quatre Sergents de la Rochelle, sous la présidence de Mme Paul Bert.

Le prix du banquet est de 8 francs. — Prière d'envoyer les adhésions à M. André Lebezy, 20, rue Chaligny.

Alliance française. — La deuxième séance de la Société de l'Alliance française était consacrée toute entière aux « Français en pays flamand ». Deux distingués littéraires belges, Mlle Hélène de Harven et M. A. Wautier d'Argallier, sont venus témoigner, au public parisien, l'un par sa prose, l'autre par ses vers, qu'en pays flamand on ne se contente pas d'aimer le français : on le pratique.

Mlle de Harven, en une charmante causerie spirituelle et simple, s'est attachée à mettre en lumière quelques-uns des caractères qui distinguent la terre flamande et les mœurs des Flamands.

Mlle de Harven a insisté surtout sur la vie du paysan et a terminé sa conférence par une étude fort juste de ce qui fait le fond de la race flamande, avant tout attachée à son sol.

A Mlle de Harven a succédé M. Wautier d'Argallier, qui a lu quelques-unes de ses poésies. La Revue en particulier a remporté le plus grand succès.

La prochaine conférence de l'Alliance française aura lieu le lundi 8 mars.

Gazette des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL (11^e Chambre : Les manifestants du cours de M. Thalamas.

Hier à la 11^e Chambre correctionnelle comparaissaient un certain nombre de manifestants accusés de violences et voies de fait commises sur M. Thalamas, mercredi dernier, lors de son cours à la Sorbonne. On sait que le dernier cours de M. Thalamas fut particulièrement mouvementé. A peine le professeur avait-il pris place dans sa chaire, que de deux côtés à la fois, des manifestants se précipitèrent sur lui et essayèrent de le chasser de l'amphithéâtre. La police accourut et arrêta MM. Maurice Pujol, rédacteur à l'Action française ; Lucien Martin, représentant de commerce ; Pascal Leguen, d'Entremeuse, Maurice d'Avrigny, Armand Dutreuil et Louis Soudou, qui étaient traduits en police correctionnelle.

Les débats présidés par M. Bourrouillon furent des plus calmes ; à peine un incident, de suite calmé par le Tribunal.

M. Pujol prend la responsabilité du tumulte de la Sorbonne :

— Je n'ai exercé aucune violence ni voie de fait sur M. Thalamas. Mais c'est moi le coupable, car j'ai organisé cette expédition. J'en assume toute la responsabilité.

M. Martin avec non moins d'énergie déclare :

— J'ai frappé M. Thalamas et j'en ai honte.

Les autres accusés avouent avoir pris part à la manifestation, mais nient avoir frappé M. Thalamas.

— J'étais trop loin, et n'ai pu à mon grand regret approcher M. Thalamas, affirme M. Soudou.

M. Thalamas avait été cité comme témoin et il vient raconter la bagarre de la Sorbonne :

— Je commençais mon cours, ma dernière leçon, lorsque, à ma droite et à ma gauche je vis arriver plusieurs personnes ; M. Pujol me cria : « Votre place n'est pas ici. Il n'y a pas de privilège pour vous ! ». Et aussitôt on se précipita sur moi. Je ramassai mes notes en hâte. Je n'ai remarqué que M. Dutreuil, mais je ne puis dire ce qu'il a fait. On m'a saisi de tous côtés. J'eus l'impression qu'on voulait m'emporter. J'ai crié : « Où est ma femme ? ». On me répondit : « Elle est en sûreté ! »

M. Pujol interrompit et s'écria :

— M. Thalamas a pris la fuite, et si l'on m'a arrêté c'est que je l'ai bien voulu. J'ai dit à l'officier de paix en lui montrant M. Thalamas : « Voilà celui qu'il faut arrêter. C'est ce perturbateur ! »

— Personne ne vous a donc protégé ? On était vos admirateurs ? demande à M. Thalamas M. Le Roux, défenseur de M. Pujol.

— Ils m'ont empêché d'être emporté.

Et du fond de la salle quelqu'un s'écria :

— Ce n'est pas vrai, M. Thalamas ment, il a été fessé !

Le président fait immédiatement amener à la barre deux personnes qui ont interrompu le témoin, ce sont MM. André Robin et Maxime Real del Sarre.

Le substitut, M. Legrix, se lève. Trouble à l'audience, injure à un témoin. Il y a là un délit dont le substitut réclame le châtiment. Le Tribunal délibère. Allons-nous revoir les condamnations pour délit d'audience si fréquentes depuis quelque temps ? Non, le Tribunal se contente de faire expulser les deux perturbateurs, et l'audience reprend son calme accoutumé. M. le substitut demande une condamnation sévère contre M. Pujol et ceux qu'il considère comme ses complices :

— Le bruit, le tapage, les violences, les coups, sont, dit-il, dans le programme des camelots du Roi. Leurs aieux ont fait la croisade. Ils bornent leur héroïsme à pénétrer dans la Sorbonne par les croisées.

Après plaidoiries de M^e Le Roux, Leveau, d'Autremont, Romanet du Caillaud, Ferlet, Coupré, le Tribunal condamne M. Maurice Pujol à trois mois de prison, M. Martin à deux mois, MM. d'Entremeuse, d'Avrigny, Dutreuil à quinze jours, et M. Soudou à huit jours de prison.

Et pendant que le Tribunal prononce la peine, les condamnés, avant d'être emmenés par les gardes municipaux, s'écrient : « Vive Jeanne d'Arc quand même ! Vive le Roi ! Vive la France ! A bas la République ! » La salle reste très calme, et l'huissier appelle tranquillement la cause suivante.

Georges Claretie.

Nouvelles Diverses

BRÛLÉE VIVE

Une jeune femme, Mlle Irène Pastalis, dite Irène Muzal, demeurant 6, rue Poisson, se faisait hier soir, à quatre heures, teindre les cheveux avec une composition à base d'essence.

Tout à coup le feu d'un réchaud se communiqua aux vapeurs qui se dégageaient de la chevelure de Mlle Pastalis, qui fut grièvement brûlée, ainsi que son coiffeur, M. Jules Glisse, demeurant 18, rue du Débarcadere.

Tous deux ont été transportés à l'hôpital Beaujon.

Une amie de la victime, Juliette Dorni, artiste lyrique, s'est brûlée aux mains en voulant éteindre le feu.

Mlle Irène Muzal a appartenu au théâtre Antoine et aux Folies-Dramatiques ; elle y était très estimée de ses camarades.

LE MARDI GRAS

Le mardi gras n'a pas eu le beau soleil du dimanche. Mais cela n'a pas arrêté la foule joyeuse et bruyante des amateurs de confetti. Il ne pleuvait pas, c'était le principal, on pouvait donc se lancer mutuellement au visage des poignées de petits papiers multicolores sans trop se salir, comme cela est arrivé souvent en pareil cas. Aussi, non seulement sur les boulevards, principal lieu de rendez-vous des « confettistes », mais dans tous les quartiers, même les plus éloignés du centre, s'en est-on donné à cœur joie. Les marchands ont dû faire de belles recettes.

Les masques étaient rares, mais il y en avait pourtant quelques-uns, aux costumes simples et peu coûteux, laitières, pierrots et pierrettes et surtout, ce qui, paraît-il, est le suprême du genre, femmes revêtues du costume masculin.

Bien que toutes les lignes d'omnibus qui ont à traverser le boulevard eussent vu leur itinéraire modifié et que la circulation des voitures fût interdite de la porte Saint-Martin à la Madeleine, des postes d'ambulances avaient été établis de distance en distance, en cas d'accidents. Ils n'ont point eu occasion de fonctionner. Tout se serait admirablement passé sans l'ingérence stupide d'une bande d'individus qui, à un moment donné, se sont répandus dans la foule, munis d'objets de la grosse obscénité qu'ils présentaient brutalement au visage des femmes. On en a arrêté quelques-uns. Il est regrettable qu'on ne les ait pas mis tous sous les verrous.

Il y a eu, pour divers délits, 250 arrestations.

GRAVE ACCIDENT D'AUTOMOBILE

UN MORT, QUATRE BLESSÉS

Un grave accident d'automobile s'est produit hier, à cinq heures et demie de l'après-midi, à trois kilomètres du Crétel, sur la route de Bonneuil à Choisy-le-Roi, au lieu dit « Pompadour ».

M. Marcel Pesant, adjudant de pompiers, de la caserne Chaligny, s'étant fait prêter une automobile, avait offert à des amis de les conduire à Fontainebleau.

Un retour, M. Emile Fabre, âgé de trente-trois ans, épicière, rue Véronèse, voulut prendre à conduire. Après quelques explications, l'adjudant commit l'imprudence de lui abandonner la direction. M. Fabre, sans y penser, pressa du pied la pédale accélératrice : l'auto fit une brusque embardée et alla buter contre un arbre.

M. Fabre fut tué sur le coup.

Quatre autres personnes étaient blessées grièvement.

Ce sont : MM. René Giret, cinquante ans, menuisier, 32, rue Lebrun, colonne vertébrale brisée et état désespéré ; Alfred Vaquière, trente-quatre ans, marchand de vin, 14, avenue des Gobelins, blessé grièvement à la tête ; Louis Marot, cinquante-six ans, marchand de vin, rue Véronèse, blessé aux jambes, et Marcel Pesant.

Aux cris des blessés, des paysans sont accourus et leur ont prodigué des secours.

Le mort a été transporté dans la soirée à la Morgue. Les blessés civils ont été ramenés dans une voiture d'ambulances à l'hôpital de la Pitié. M. Marcel Pesant est soigné à l'infirmerie régimentaire.

UN ANTONY DE SEIZE ANS

M. Blot, sous-chef de la Sûreté, a perquisitionné hier matin 45, rue de la Prévoyance, à Vincennes, chez la mère du meurtrier. Il a rien trouvé d'intéressant. Les renseignements recueillis sur Fernand Nicolas sont excellents et son entourage est averti.

M. Chênebenoit, juge d'instruction, a interrogé hier l'inculpé, qui a demandé un avocat d'office et a été écroué à la Petite-Roquette.

Avant de partir pour cette prison, Fernand Nicolas a fait à M. Blot des aveux complets.

J'ai mal follement, a-t-il déclaré, Mme Hervet. Je le lui ai avoué, mais elle m'a répondu en riant et m'a traité de gamin. Cela m'a exaspéré et, dans une crise de fureur, je résolus d'en finir.

Quand je suis allé frapper à sa porte, j'ai entendu remuer quelqu'un dans la cuisine. Je ne savais pas que c'était une femme de ménage. Je crus avoir un rival.

Je le lui dis. Au lieu de me désabuser, elle se moqua en cet et de moi. Ce fut alors que je la frappai.

La famille du meurtrier se compose de la mère, d'une fille de quatorze ans, Suzanne, et d'un bébé de quelques mois, Mme Nicolas s'est récemment remariée.

M. ANDRÉ GAUCHER

M. André Gaucher a été extrait hier à sept heures de la prison de la Santé, pour être conduit à Virolay, près de sa mère qui est gravement malade.

Il a été ramené à la prison à onze heures. Il sera probablement reconduit à Virolay aujourd'hui.

UN TROTTOR QUI S'EFFONDRE

Un regrettable accident de voiture s'est produit hier rue Vauvargues, où la Ville de Paris fait exécuter divers travaux.

Le trottoir s'est effondré brusquement sur une longueur d'environ deux mètres, et un passant, M. Arthur Théard, le chimiste connu, fut précipité dans un trou profond d'un mètre que l'eau envahit immédiatement.

Des passants ont retiré M. Théard de sa fâcheuse position et l'ont reconduit à son domicile. Son état n'offre aucune gravité.

ACCIDENT

Avenue des Champs-Élysées, deux automobiles sont entrées hier en collision. Le choc a été très violent et l'un des voyageurs, M. Pierre Vincent, âgé de trente ans, docteur en droit, domicilié à Maloherbes (Loiret), a été grièvement blessé au visage par des éclats de verre.

Après avoir reçu des soins à l'hôpital Beaujon, M. Pierre Vincent a été transporté chez des amis.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

UN PEU de Duclat Ninon, suave poudre de la Parf. Ninon, 31, rue d'Assolvi, 31, rue d'Assolvi, sur vos traits fatigués, distraits, les fait resplendir aussitôt de fraîcheur et de jeunesse.

MAL DE MER vaincu par la DELPHININE du Dr FLASSCHENG, reconnue efficace, inoffensive. Notice Ph^e BAILLY, 45, r. de Rome, Paris. Guérit aussi mal de mer de fer.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Un météore

Cherbourg. — La nuit dernière, un météore est apparu, parcourant le ciel du sud-est à l'ouest. Pendant une heure il a brillé d'un vif éclat ; puis il a subitement disparu.

Voleurs d'or

Laval. — Ayant constaté d'importants vols de lingots, aux mines d'or de La Lucette (Mayenne), le directeur, M. Norman, a ouvert une enquête qui a abouti à l'arrestation de deux employés, Lefoll et Guichery. Ils ont avoué avoir vendu des lingots à un remorqueur de Pontéan, nommé Brizard, et à un horloger de Rennes, nommé Boëno. Les deux recailleurs ont été arrêtés ainsi que Mlle Lefoll, couturière à Rennes, qui servait d'intermédiaire.

Les danseuses anglaises

Marseille. — Les danseuses anglaises comptaient-elles une victime de plus ?

Le jeune Emile Degremont, d'une bonne famille marseillaise, a disparu en emportant 2,000 francs à ses parents.

Des lettres trouvées dans un vieux paletot laissé par lui établissent qu'il était en correspondance suivie avec les « girls » des Variétés, qui sont en ce moment à Grenoble.

Argus.

La question de l'Opéra

On sait que, au cours d'une réunion officielle des commanditaires de l'Opéra, tenue le 4 février dernier, et qui présentait un caractère de réelle cordialité, il fut décidé que MM. Messager et Broussan, directeurs, présenteraient à une prochaine assemblée générale des propositions d'augmentation du capital social.

Cette assemblée générale aura lieu après-demain vendredi, à l'Opéra. De divers côtés on a fait des pronostics sur l'issue de cette assemblée. Un élément nouveau va soulever de nouvelles discussions à ce sujet. Hier, un des commanditaires de l'Opéra, M. le marquis de Frenoy, a adressé cette lettre — communiquée aux journaux par une agence — à M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts :

Monsieur le ministre,

Lorsque j'ai eu l'honneur d'être reçu par vous il y a trois semaines, j'ai cru pouvoir, en qualité de commanditaire de l'Opéra, attirer votre attention aussi bien sur la direction artistique de MM. Messager et Broussan que sur certains faits concernant leur gestion administrative et financière.

Vous avez bien voulu prêter une oreille attentive à mes déclarations, très graves, vous l'avez reconnu, pour l'avenir de notre première scène lyrique. Mais vous m'avez point caché que toute intervention de votre part était impossible momentanément, et que seul un vote des commanditaires de l'Opéra dans la réunion projetée du 4 février pouvait justifier une mesure de votre part.

Vous m'avez laissé entendre également qu'une situation délicate serait forcément créée à l'Etat par le fait que les 400,000 francs qui ont été déposés par les directeurs de

l'Opéra entre vos mains à titre de cautionnement appartenait à la commandite et ne peuvent être touchés sans son autorisation, non plus que sans la vôtre.

Depuis l'audience que vous m'avez accordée, l'assemblée générale du 4 février a eu lieu. Mais la convocation à cette assemblée ayant été irrégulière dans la forme, les décisions qui y ont été prises ne pouvaient avoir qu'une portée toute platonique. Je vous en fais jeug, monsieur le ministre, car le rapport de M. Lucas, commissaire des comptes nommé par les commanditaires pour vérifier la gestion de MM. Messager et Broussan, n'a encore été adressé à aucun de ces commanditaires, malgré un engagement formel pris par les directeurs de le communiquer dans les quarante-huit heures. Ce rapport concluait à 722,000 francs de perte au 31 décembre dernier et démontrait que l'absorption complète du capital disponible de 400,000 francs serait un fait accompli d'ici la fin du mois prochain.

Ayant à cœur de venir en aide à cette situation qui ne peut se solutionner que par la liquidation de la Société Messager et Broussan, et pour prouver à toute éventualité que j'aurais pu produire pendant l'interim de gérance sous la direction d'un commissaire du gouvernement, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai l'intention de proposer à mes collègues commanditaires de mettre à votre disposition les fonds nécessaires pendant cette période intermédiaire.

Surplus et vu la gravité de la situation, je suis tout prêt, sans attendre le consentement de mes collègues sur lequel je ne saurais avoir de doutes, à tenir dès à présent à la disposition du commissaire du gouvernement, que vous désignerez le cas échéant, la somme de 400,000 francs payable immédiatement à la caisse du Crédit lyonnais.

Je vous prie de vouloir bien agréer, M. le ministre, l'hommage de ma considération la plus haute et la plus distinguée.

Marquis de Frenoy, commanditaire de l'Opéra.

Que pensent de cette lettre MM. Messager et Broussan ? Nous avons vu hier les deux directeurs de l'Opéra, et nous avons recueilli de leur bouche les déclarations qui suivent.

M. Broussan, que nous avons rencontré le premier, ignorait la lettre. Après l'avoir lue attentivement, il s'est borné à répondre :

— Je n'ai rien à dire. M. de Frenoy s'est adressé au ministre ; le ministre jugera. S'il désire nous demander des explications, nous sommes prêts à lui en fournir. Nous avons la plus entière confiance dans son jugement. En ce qui concerne les affirmations du marquis de Frenoy, relativement aux commanditaires, de quel droit parle-t-il en leur nom ?

— Peut-être, au sujet de l'augmentation présumée de capital, croit-il devoir...

M. Broussan nous a interrompu : — La presque unanimité des commanditaires nous a donné mandat de lui apporter une augmentation de capital à la réunion d'après-demain... Cette augmentation de capital est entièrement souscrite... Parfaitement. Quoi qu'on puisse dire, nous avons des amis qui nous ont vus à l'œuvre, qui connaissent notre probité et qui se rendent compte de nos efforts... En ce qui me concerne personnellement, je dédaigne toutes les calomnies ; vous avez vu que je n'ai jamais rien répondu ; je ne répondrai rien...

Sur l'opposition violente du marquis de Frenoy, nous interrogeons M. Broussan ; il se borne à nous répondre :

— J'avais eu jusqu'à ces derniers temps les rapports les plus cordiaux avec lui, et je ne puis qu'attribuer à des questions personnelles son changement d'attitude. Excusez-moi de n'en pouvoir dire davantage.

— Et que pensez de tout ceci M. Messager ?

— Je pense comme moi. Messager et moi nous marchons absolument d'accord...

Il appartenait à M. Messager de dire le dernier mot. L'éminent compositeur avait eu connaissance de la lettre de M. de Frenoy, et il n'en était pas autrement ému.

— Que voulez-vous que je dise ? a-t-il répondu avec tranquillité... C'est la première fois, à mon sens, qu'un commanditaire prend la parole au nom de toute une commandite qui n'en est pas informée... Il y a là plusieurs questions qui ne pourront être éclaircies qu'au cours de l'assemblée générale. M. de Frenoy s'est vraiment très aimable, bien qu'étranger, de porter tant d'intérêt à notre première scène lyrique. Il a une sollicitude touchante pour les destinées de l'Opéra, dont il n'a été le commanditaire que par hasard et grâce à l'insistance toute particulière qu'il a mise à apporter son argent dans une affaire qu'il considérait comme excellente à cause des garanties artistiques que, selon lui, présentait la nouvelle direction...

— Vous voulez que nous en restions là, pour l'instant ? Il y aurait, à mon sens, une inconvenance à discuter longuement une lettre adressée au ministre et dont il n'a pas encore eu le temps d'accuser réception...

— Ajoutons que l'un et l'autre directeur, en ce qui concerne l'issue de l'assemblée générale d'après-demain, se montrent très rassurés. De nombreux témoignages de sympathie leur sont parvenus, qui sont de nature à leur donner tout à fait confiance.

G. Davenay.

Le théâtre du Jardin d'acclimatation reprend demain le *Domino noir*.

Dimanche prochain, première représentation (à ce théâtre) de *Paillassa*, drame lyrique en deux actes de M. Leoncavallo. On commencera par les *Noces de Jeannette*.

Rappelons que le prix unique à toutes les places est fixé à 2 fr. 50 le dimanche et 1 fr. 50 le jeudi. Location sans augmentation.

— Aux Variétés, à 9 heures précises, le Roi (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricoy, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lancelme dans le rôle de Marthe Bourdier).

— A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chapelas, Harbold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, *Lakmé*, avec le concours des artistes de l'Opéra-Comique (Miles Korsoff, Fave-Lassalle, Ganteri, Gonzales, Villette, MM. Dufliche, Dupouy, Katchenovsky, Dousset).

— A la Renaissance, relâche pour les répétitions d'ensemble du nouveau spectacle.

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvonne de Bray, Delphine Renot, Dermozy, MM. Signoret, Tréville, Puygaurde, Elie Febvre, Bosma).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Miles Armande Cassive, Chalon, M. Harry Baur) ; *Le Poulailler* (Miles Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Marie Colleville, MM. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Miles Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, *Chassé-Croisé* (Mlle Mériol, MM. Jalabert, Hobret), *Le Médecin du cœur* (Miles Marguerite Brétil, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où qu'il t'An neuf !* revue gauchoise (Miles Thérèse Carnay, Spinelly, Dehennnes, MM. Berthe, Prad, Darnley, Orsy).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les fous ; Gaudule ; Chez Agathe ; Justice est faite ; Le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures : le *Chapeau de M. Thibault*, les *Mesures amies*, *En Canarades* (Mlle Colette Willy) ; *Turlututu, chapeau... poutu* (Mlle Alice Bonheur).

Hier :

Brillante rentrée de Mme Marguerite Carré, hier, en matinée, à l'Opéra-Comique. L'éminente cantatrice chantait *Sapho*, un de ses plus beaux succès, elle y a été longuement acclamée par un public ravi de la revoir. MM. Salicrue, Vigneau, Cazenove, Delvoey, Mmes Mathieu-Lutz et Judith Lassalle étaient les dignes partenaires de Mme Marguerite Carré ; le public les a associés aux

